# Le sang des oies sur la neige de Chrétien de Troyes à Jean Giono

## I. Chrétien de Troyes

Constellation thématique souvent répétée, depuis les récits médiévaux jusqu'à ceux d'aujourd'hui, que le spectacle du sang des oies sur la neige !

« A tout seigneur, tout honneur ! » : commençons par Chrétien de Troyes. On connaît cette scène frappante du *Conte du Graal*, où Perceval, tôt levé après une nuit d'hiver, aperçoit, se détachant sur la prairie enneigée, le sang d'une oie sauvage blessée par un faucon enfui. *Trois* gouttes de *sang* sur la *neige*, qui lui *rappellent*, dit Chrétien, le teint *vermeil* de son amie, posé sur la *blancheur* de son visage. Extraordinaire tableau qui le plonge en une durable extase dont ni Sagremor ni Keu ni leurs épées ne parviennent à l'extraire.

Inutile de citer ce passage de Chrétien (vv. 4094-4409) qui flotte dans toutes nos mémoires. Contentons-nous de noter les chiffres : — *deux* espèces d'*oiseaux* : les oies et le faucon ; — *deux couleurs* contrastées : le blanc de la neige et le rouge du sang ; — *trois gouttes* de sang sur cette blancheur neigeuse.

Romancier consommé, Chrétien avait déjà posé le jalon nécessaire quand Perceval avait rencontré Blanchefleur, l'amie qui, ici, n'est pas nommée :

> Elle avait le front *blanc* comme si l'eût travaillé un artiste ouvrageant l'*ivoire* (retenons cet « ivoire » !) [...]. Et à son visage seyait le mieux du monde le *vermeil* posé sur cette *blancheur*. (vv. 1768-1783)[1]

1 — Nous citons Chrétien de Troyes d'après l'édition de Charles Méla, Paris, Libr. génér. franç., 1990, « Livre de Poche » n° 4525, « Lettres gothiques », ms. 354 de Berne.

C'était là, dit-on, le canon esthétique de beauté féminine à l'époque.

Toutefois, dans *Le Roman de Perceval*, était déjà apparu ailleurs le même jeu de couleurs: le blanc, le sang vermeil, la goutte de sang, avec en outre le silence émerveillé du héros. Quand cela? — Devant le cortège du Graal et de la Lance flamboyante:

> Un page sortit d'une chambre / Portant une lance *blanche* / [...] Il passa entre le *feu* / Et le lit où ils siégaient./ Et tous les assistants voyaient / La lance *blanche* et son fer *blanc* / D'où suintait une *goutte de sang* [...].
>
> Et jusqu'à la main du porteur / Ruisselait cette *goutte vermeille*. / Perceval voit cette merveille / Mais *se retient de demander* comment ce fait se produisait./
>
> (vv. 3129-3150)

Le sang, la goutte vermeille, le fer blanc de la blanche Lance et la fascination devant ce tableau: retenons ce passage!

## II. Wolfram von Eschenbach

Passons au *Parzival* de Wolfram von Eschenbach. L'épisode est dans l'ensemble similaire, hors qu'il est dilué selon l'emphase courtoise coutumière à l'auteur.

Quelques différences toutefois séparent les deux textes. Ici, c'est un *faucon* domestique, celui d'Arthur, qui fonce sur la troupe des oies. Celles-ci forment un rassemblement de *plus de mille* individus. Le faucon, *de ses serres*, en blesse une. Et celle-ci, au lieu de se renvoler, *se dissimule sous la branche d'un arbre* tombé, non sans laisser, elle aussi, trois gouttes de sang vermeil sur la blancheur de la neige.

Wolfram précise que c'est le visage de *Kundwiramurs* que ce spectacle rappelle à Parzival. Il précise aussi que, de ces trois gouttes, deux figurent ses *joues*, la troisième son *menton*, — ce qui implique que les gouttes forment sans doute un *triangle*. Enfin, ici comme chez Chrétien, Parzival se tait, ravi, tant le subjugue la puissance de l'amour.

Par contre, l'évocation initiale de Kundwiramurs est moins bien préparée que chez Chrétien. Car, pour Wolfram,

> Elle était comme la rose [...] qui montre en son bouton un [...] éclat fait *de blanc et de rouge à la fois*.
>
> (§ 187-188)

Cet «à la fois» malencontreux ébrèche le contraste fondamental du texte.

## III. Peredur

Mais les auteurs courtois, Chrétien, Wolfram, parfois ne comprennent plus entièrement les récits mythiques dont ils héritent. Il faudrait remonter vers une version plus authentique... Le peut-on ?

On a dit que Chrétien reproduisait dans cet épisode une image traditionnelle des épopées celtiques. Ainsi le *Peredur ab Evrawc*, un des *Mabinogion* gallois, connaît une scène symétrique, hors qu'un canard y remplace l'oie et, surtout, qu'un corbeau agrémente le tableau d'une troisième couleur, triade qui, ensemble, constitue l'un des canons celtiques de beauté. Les thèmes du noir et du corbeau traversent toute cette littérature depuis *Les Fils d'Usnech*.

> La nuit il avait gelé ; et un faucon avait tué un canard. Un corbeau vint s'abattre sur la chair de l'oiseau. Et Peredur demeura en arrêt à la vue de la noirceur extrême du corbeau, de la blancheur de la neige et du rouge du sang. Et il se mit à songer à la chevelure de la femme qu'il aimait le plus, aussi noire que jais, à sa peau aussi blanche que neige ; aux pommettes de ses joues aussi rouges que le sang sur la neige.

Et Peredur reste absorbé dans ses pensées, sa lance à la main.

Aux *deux* seuls parallélismes présents chez Chrétien et Wolfram en répondent ici *trois* : la peau blanche comme neige ; les joues rouges comme le sang ; et, en outre, les cheveux noirs comme le corbeau. Ce jeu de couleurs correspond bien à la description que l'auteur avait faite de la jeune fille :

> ... Sa peau était plus *blanche* que la fleur de cristal. Ses cheveux et ses sourcils, plus *noirs* que le jais. Et elle avait aux joues deux fossettes plus *rouges* que ce qu'il y a de plus rouge.

Chrétien, lui, fait de Blanchefleur une Belle au visage resplendissant, aux cheveux blancs ou d'or (*finn*), incarnant l'idéal de beauté féerique de l'Autre Monde. Alors, ce détail de la chevelure noire, Chrétien l'a-t-il supprimé ? et, du coup, éliminé la présence du corbeau ? Ou est-ce *Peredur* qui l'ajoute ? Bref, *on tombe dans le débat* : lequel est antérieur, *Peredur* ou *Perceval* ? — Querelle d'experts (parfois gauchie de préjugés chauvins), où je n'ai pas qualité pour entrer.

## IV. Histoire de Deirdré

Mais qu'importe ! puisque nous avons un texte celtique, indiscutablement plus ancien, lui, que le *Perceval* de Chrétien : un récit irlan-

dais du VIII[e] siècle, où déjà apparaît cette image de neige et de sang comme signe de l'être aimé : l'*Histoire de Déidré et de Noisé* ou *Exil des fils d'Uisnech*.

L'image y apparaît par trois fois. D'abord, avant que naisse cette blonde Déirdré, un druide prophétise que cette femme, qui apportera la malédiction en Irlande,

> aura les *joues pourpres* comme la digitale, les *dents blanches* comme neige d'hiver, et les *lèvres* brillantes comme l'écarlate.

Malgré la construction ternaire de la phrase ne figurent ici que *deux* couleurs : le blanc et le rouge comme chez Chrétien. Mais le blanc de neige symbolise les *dents* au lieu du *teint* du visage ; et le rouge — qui n'a rien à voir avec le sang — incarne les *lèvres* plutôt que les *pommettes* (ce qui est quand même plus naturel). Et les Celtes insistaient beaucoup sur la beauté ivoirine des dents.

> Un jour d'hiver, Déirdé regardait son père adoptif dépecer un jeune veau pour le rôtir. Un corbeau aux ailes *noires* vint, se posa sur la *neige* et but le *sang* frais de l'animal blessé, renversé dans la cour. L'adolescente alors déclara à sa poétesse : « J'aimerais que le fiancé, dont j'ai rêvé la nuit, portât ces trois couleurs : — les *cheveux* aussi *noirs* que l'aile du *corbeau* ; — les *lèvres* aussi *rouges* que le *sang* du veau ; — la *peau* du corps aussi *blanche* que la *neige*.

Mais ce jouvenceau, entrevu en rêve, existe-t-il ?

— Oui, c'est Noisé.

Episode central, où, cette fois se retrouvent les trois couleurs de *Peredur* ; non plus comme souvenir d'une rencontre passée, mais comme anticipation d'une rencontre à venir.

Commence alors une tragédie. Car Noisé, sur qui Déirdré a jeté son dévolu, est soumis à une sorte de sort (*geis*) qui le force à l'aimer. Comme Tristan et Yseult, les deux amants doivent fuir et se cacher, poursuivis par le roi Conchobar qui veut Déirdré pour lui-même. Enfin, par traîtrise, il capture Noisé et le fait décapiter. Déirdré alors se lamente ; et c'est la troisième reprise du leit-motiv :

> O Conchobar, celui qui me fut le plus beau sous le ciel, tu me l'as enlevé. Deux joues de *pourpre* plus belles qu'une prairie, des lèvres *rouges*, des cils *noirs* comme le scarabée, des dents couleur de perle comme la noble teinte de la *neige*...

Le parallélisme paraît net. Mais est-il parfait ? D'abord revient le *noir*, qu'ignore la version de Chrétien. Ensuite, le *rouge* évoque les lèvres, et la *neige* les dents. Mais, surtout, cette alliance de trois couleurs incarne un idéal de beauté... *masculine* ! Ce canon esthétique

s'applique à un héros *mâle*! Bref, si l'on veut expliquer l'épisode singulier de Chrétien par un précédent britonnique, si le romancier réutilise une image clichée des récits celtiques, ce spectacle de sang épandu sur la neige aurait pu tout aussi bien évoquer à Perceval la personne de... Gauvain, ou, pourquoi pas, d'Arthur, voire de telle autre rencontre masculine future. Rien n'imposait que ce fût le souvenir d'une figure féminine déjà rencontrée. Bref, le parallélisme celtique n'explique nullement pourquoi le sang sur la neige réveille un *souvenir*, et le souvenir d'une *femme*, et d'une femme *blonde*.

## V. Retour à Chrétien

Ce symbolisme de beauté féminine que Chrétien prête au spectacle du sang sur la neige, on ne l'a guère discuté jusqu'ici. Généralement, on l'admet tel quel.

Pourtant, je l'avoue, ce passage m'a toujours déconcerté : quelque chose m'y gêne. Que du sang sur la neige évoque le rouge (sang?) des joues et le teint blanc d'une jeune femme, est-ce que cela vous semble naturel? Songeriez-vous à votre bien-aimée devant pareil tableau? Que du sang sur la neige rappelle quelque souvenir, qu'il symbolise tel événement passé, soit! Mais justement cela? c'est un peu bizarre...

Outre que chevalier, donc guerrier de profession, comment Perceval peut-il s'étonner de voir du *sang* versé? D'autant qu'il ne s'agit que de *trois gouttes*! Et du sang d'une *oie*, d'une oie *sauvage*... De sang, Perceval, dans ses combats, il a dû en voir bien plus, des flots même de sang humain, sans problème particulier. Tout cela semble un peu *incohérent*.

Bref, on a l'impression que, dans cette scène, il y a comme un décalage entre le récit tel qu'il devrait être et tel que Chrétien l'a *accommodé*.

Je sais : jadis on a eu tendance à considérer les récits de Chrétien comme *la* version définitive, *ne varietur*, comme la base canonique de la légende, une sorte de « Bible » intangible, donnée une fois pour toutes telle quelle, comme s'il n'existait rien ni avant ni après lui.

Pourtant tel n'est nullement le cas. Chrétien n'est point ce météore solitaire brusquement apparu dans le firmament narratif européen. Chrétien s'est inspiré de traditions orales, de livrets, de scenarii. Et il l'avoue explicitement pour *Le Conte du Graal* (v. 64).

Or, ces histoires dont il hérite, il lui arrive — comme à Perrault dans ses *Contes* — de les redire sans toujours en comprendre parfaitement le sens profond. Outre qu'avec son goût de poète courtois, il

les adapte à la mode du jour, les rationalise, les « enjolive » à son gré. Et, du coup, il déforme l'esprit mythique originel.

Pourtant, c'est ce sens originel qu'on aimerait retrouver. Mais est-ce possible ? — Partiellement, peut-être : en confrontant les textes, ce que les augures de ce siècle ont décoré du gracieux terme d'« intertextualité ».

## VI. Perlesvaus

Aussi vais-je me référer maintenant au *Perlesvaus*. Texte « magnifique » et assez ambigu. Car, rédigé au plus tôt entre 1192 et 1212, chronologiquement il suit le *Perceval* de Chrétien, et narrativement il continue *Le Conte du Graal* là où celui-ci l'avait abandonné, et poursuit la christianisation de la légende du Graal, de la Lance et de l'Epée.

Mais, en même temps, on y reconnaît la survivance de traditions bien plus archaïques, de cérémonies païennes parfois cruelles, qui rendent ce récit précieux.

Or, que rencontre-t-on dans ce *Perlesvaus* ? Lors de sa visite au manoir du Graal, Perceval avait donc manqué l'épreuve de poser les questions fatidiques. Arrive Gauvain. Il va se taire à son tour. Pourquoi ? Parce qu'une sorte d'hypnose ou d'extase le saisit. Oui ! une extase... Pourquoi ? Parce que le fascine un spectacle dont il ne peut détacher ses yeux : celui de *trois gouttes de sang tombées de la Lance sur la nappe et la table d'ivoire...* Justement *trois gouttes*. — Coïncidence curieuse ! Le texte vaut d'être cité :

> Vingt-deux chevaliers chenus installèrent Gauvain à une table d'*ivoire*... Sortirent d'une chapelle deux demoiselles ; l'une portait le très saint Graal, l'autre la Lance dont la pointe laisse sourdre *le sang* dans le saint Vase... Messire Gauvain regarda le Graal... Il aperçut la pointe de *la Lance d'où tombait le sang vermeil*... Il est *totalement absorbé dans ses pensées et saisi d'une joie si intense qu'il oublie tout et ne pense qu'à Dieu*...
>
> Les jeunes femmes repassent devant Gauvain... Il croit voir *trois anges*... et dans le Graal la silhouette d'un enfant. Le plus noble des chevaliers interpelle Gauvain ; mais celui-ci... voit tomber *trois gouttes de sang sur la table. Perdu dans sa contemplation il ne dit mot... Il ne pouvait détacher son regard des trois gouttes de sang* ; mais quand il voulut les toucher, elles lui échappèrent, ce qui l'attrista, car ni de la main ni autrement il ne put les atteindre.
>
> Les demoiselles repassent encore, et cette fois Gauvain croit en voir *trois*... Le Graal lui semble suspendu dans les airs, sur-

monté d'un Crucifié, *une lance fichée au côté*. Gauvain le contemple et ne pense plus qu'aux souffrances qu'endure le Roi. Le chevalier l'exhorte à parler... Mais *Gauvain se tait; les yeux rivés au ciel, il ne l'entend même pas*.

Les demoiselles regagnent la chapelle avec le Graal et la Lance. Les chevaliers font ôter les nappes... Gauvain reste seul.

(Ed. Lance & Nitze, lignes 2439-2507;
d'après la traduction de Chr. Marchello-Nizia, in
*La Légende arthurienne...*, Laffont, pp. 192-193)

Trois gouttes de sang vermeil tombant d'une lance sur une table d'ivoire ou des nappes blanches: spectacle devant lequel le héros s'absorbe dans une contemplation: l'essentiel de la scène de Chrétien y est, mais dans un tout autre contexte!

Et cette version paraît bien plus satisfaisante, mieux soudée à la légende même du Graal. Car elle rend mieux compte, par nécessité *interne*, du silence fasciné du héros du Graal (Gauvain ou Perceval, n'importe!) en l'induisant du spectacle même, extraordinaire, qu'il contemple. N'est-ce pas plus logique, plus cohérent que le silence peu explicable, mal expliqué, de Perceval, attribué à quelque motif alambiqué, qui paraît inventé pour les besoins de la cause: le conseil de Gornemant de retenir sa langue; ou la faute de n'avoir secouru sa mère pâmée, ce qui lui trancha la langue, motifs étrangers à la scène.

Cet épisode du *Perlesvaus* n'est d'ailleurs pas sans analogie avec le cortège du Graal tel que le décrivait Chrétien, puisqu'une goutte *vermeille* de *sang* suintait du fer porté à *blanc* de la *blanche* Lance. Le jeu de couleurs y figurait déjà.

Or, malgré son souci de christianisation, assez occasionnel, le *Perlesvaus* restitue un fonds singulièrement archaïque à certains endroits. — Et si c'était le cas ici aussi? Si c'était là un écho, une survivance d'un état plus primitif de la scène des gouttes de sang? Si c'était le souvenir d'une visite au château du Roi Pêcheur, accomplie par le héros du Graal, et qui se rappellerait à lui devant ces trois autres gouttes de sang, celles de l'oie, étoilant la nappe neigeuse?

Dès lors, tout se tiendrait: et la fascination de Perceval devant ce spectacle renouvelé, son souvenir extasié devant ce reflet de la haute scène du Graal, et jusqu'à une identique perte de conscience de tout ce qui l'entoure.

En outre, ce passage du *Perlesvaus* suggère pourquoi il y a justement *trois* gouttes de sang, — pas quatre, ni deux. Est-ce parce que ce triangle évoque selon Wolfram les deux joues plus le menton (rouge-sang?) de la femme aimée?

Non! l'auteur insiste ici sur ce nombre *trois*: *trois* gouttes, *trois* pas-

sages du Graal, apparition de *trois* anges, hallucination de voir *trois* femmes. Cette insistance en fait un signe manifeste, une « signature » de la Trinité, — ce qui confirme le symbolisme mystique du passage. De même, dans *La Queste del Saint Graal* — presque concommitante —, Lancelot croit voir *trois* personnes dans l'hostie du Graal, que *trois* chevaliers sont chargés de reporter[2].

Autre question : pourquoi des oies sauvages, des canards, ou autres « gentes » ? Nul détail dans les textes médiévaux qui ne véhicule un symbole. Il faudrait explorer tout le symbolisme de l'oie. C'est une oie que monte le chaman altaïque à son retour de l'autre monde. On retrouve ce volatile dans les littératures chinoise et suédoise où le jeune *Nils Holgerssons* chevauche une oie[3]. L'oie sauvage, le canard, la « gente » sont des oiseaux migrateurs qui relient deux mondes. Ils apparaissent dans les littératures celtiques comme des messagers de l'au-delà, des envoyés du ciel. Ce qui corrobore à nouveau la signification mystique de cet épisode : l'oie sauvage est descendue du ciel comme le Graal divin a été donné aux hommes ; et l'oie regagnera le ciel, toujours comme le Graal, après avoir sur terre répandu son sang, source d'extase. A nouveau tout se tient. L'hypothèse se révèle féconde.

2 — Le chiffre trois revient partout dans la légende du Graal. Dans le *Perlesvaus* encore, *trois* messagères du Roi Pêcheur viennent à Pezance, la cour d'Arthur ; et des ermites chanteront l'office du Graal *trois* fois par semaine. Le *Perceval* de Chrétien est cadet de *trois* frères (de six dans Peredur) ; il devra poser *trois* questions sur les *trois* mystères du château, les *trois* talismans merveilleux : le Graal, la Lance et l'Epée. Dans le *Roman de l'Estoire dou Graal* de Robert de Boron, — que connaît l'auteur du *Perlesvaus* — les *trois* gardiens du Graal : Bron, Alain et Perceval, figurent expressément la *Trinité* (v. 873) ; et Joseph d'Arimathie invoque les *trois* vertus de cette *Trinité* quand le Poissson fait face au Graal (v. 2565).

3 — Outre ce *Merveilleux Voyage de Nills Holgerssons* de Selma Lagerlöf, on songera peut-être aux *Contes de ma mère l'Oye* de Perrault. Là aussi pourquoi une Oye ? Le problème n'est guère résolu.

Dans le faucon qui terrasse, perce et ensanglante l'oie, les freudiens verraient sans doute volontiers le principe mâle qui subjugue et viole le principe féminin, — avant de l'abandonner. Et il n'est pas jusqu'aux gouttes de sang sur la nappe neigeuse ou... sur les draps, qui ne trouve aisément son symbolisme. Le faucon prédateur incarnerait du coup pas mal le personnage de Clamadieu des Iles. Et la scène figurerait un ressouvenir quasi onirique de l'appel au secours de Blanchefleur.

Quant au faucon, c'est en ce rapace que se métamorphose le héros de l'épopée irlandaise de *Tuan Mc Cairill*. Dans la mythologie égyptienne, le faucon incarnait Horus, dieu de l'espace aérien (Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des Symboles*, Paris, Laffont, 1982, « Bouquins »).

## VII. Thèse

« Opportet haereses esse » (Saint Augustin)

Arrivés à ce point, mettons-nous dans la peau non plus d'un philologue, mais d'un auteur de fictions : comment travaille un romancier ? Comment son imagination créatrice recombine les fils d'une intrigue ?

Qu'a-t-il pu se passer ? Chrétien trouve dans ses sources, écrites ou orales, dans le libretto peut-être que lui avait confié Philippe d'Alsace — gardien du Saint-Sang de Bruges ! — cette scène de sang qui s'égoutte d'abord sur la table du festin du Graal, puis sur la neige d'hiver.

Chrétien est peu mystique, « le moins mystique des poètes » a-t-on dit (Armand Hoog)[4]. Cette scène, il la comprend mal, comme parfois il lui arrive de ne point parfaitement saisir le vrai sens, mythique, des contes qu'il rapporte.

Alors, poète courtois, que fait-il, lui qui aime « enjoliver » les histoires qu'il reprend ? Il lui vient une idée : — « Et si, ce souvenir mystique, je le transformais en souvenir galant ? Ne serait-ce pas plus romanesque, plus "joli" ? Cela ne ravirait-il pas davantage le cœur des dames ? Il me faudra, bien sûr, forcer un peu les termes de la comparaison. Mais à Dieu vat ! on n'y verra que du feu... ».

Et alors sur la trame ancienne, il tisse un motif nouveau ; il brode ; il recompose ; il transpose. Il réemploie un vieux cliché des légendes celtiques, remplaçant les dents blanches par un teint pâle, les lèvres rouges par des joues sanglantes, évacuant le fâcheux corbeau qui détonne avec les cheveux d'or accordés à « Blanchefleur ». Et le tour est joué...

Telle est l'hérésie que j'ose proférer. Reconstitution hypothétique, bien sûr, que rien sans doute ne pourra jamais confirmer. Rien, que le bon sens... Rien, sauf la logique, la cohérence des textes !... — Est-ce si peu ?

Vous ai-je convaincus ? je ne sais... Sinon, disons que, romancier moi-même, j'ai conçu une n^ième variante de la légende du Graal. Cette quête n'est jamais finie, toujours recommencée...

4 — « Préface » à *Perceval ou le Roman du Graal* de Chrétien de Troyes, Paris, Gallimard, 1974, « Folio » n° 537, p. 19.

## VIII. Antithèse

— ... Et si, malgré tout, les tenants du sens littéral avaient raison ? Si c'était bien Blanchefleur que l'oie blessée évoque à Perceval ?

— Peut-être ! Voyons... Encore faut-il, alors, saisir le sens réel, sous-entendu, de cet épisode, tel qu'ont dû le comprendre les auditeurs du moyen âge. Ceux-ci étaient rompus à saisir d'instinct le sens symbolique voilé derrière les images, — et point d'images dans ces récits qui ne fussent signes et symboles ! — ; ce sens estompé que nous peinons souvent à retrouver aujourd'hui, raidis que nous sommes dans nos cadres cartésiens. Or, c'était à la mentalité magique et analogique, plutôt que logique qu'étaient roués ces lecteurs médiévaux.

Bref, pourquoi est-ce précisément Blanchefleur que le sang de l'oie rappelle ici au héros ? — Pourquoi ? Mais parce que cette oie blessée, c'est Blanchefleur elle-même en semblance d'oiseau ! C'est elle-même qui, sous forme de « gente », vient réveiller la mémoire du héros ! D'où sa ressouvenance ; d'où son extase... Ce n'est qu'à ce prix que s'évanouissent les incohérences du texte.

Et le comprenait-on alors ? — Sans doute ! Il est tant de récits des littératures bretonne et celtique où pareille métamorphose est révélée en clair ! Ici encore recourons à l'« intertextualité » — en jargon moins barbare, je préfère parler d'« entretissage »...

Prenons un autre *Perceval* : celui du manuscrit de Modène. Qu'y lit-on ?

> Avant d'accéder au manoir du Graal, le héros se voit arrêté à un gué par un chevalier, Urbain, qui lui barre le passage. Perceval bientôt le met en difficulté.
>
> Surgit alors une nuée d'oiseaux furieux qui fondent sur lui. Harcelé de près par l'un d'eux, Perceval pour se dégager frappe un grand coup d'épée par à travers le corps de l'oiseau. Celui-ci tombe à terre ; et, dans sa chute, se transforme en femme morte, la plus belle qu'il eût jamais vue.
>
> Le chevalier alors révèle que la bête blessée est sœur de son amie, qui, avec ses demoiselles, avait pris la semblance d'oiselles pour le venir secourir. Leur troupe vient ensuite remporter la défunte. Et Perceval demeure stupéfait d'admiration devant cette grande merveille[5].

5 — *Poètes et Romanciers du Moyen Age*, éd. A. Pauphilet, R. Pernoud, A.-M. Schmidt, Paris, N.R.F., 1952, « Bibl.de la Pléiade » n° 52, pp. 389-394.

Ici aussi, voici donc un oiseau que traverse une épée, comme l'oie que perce le bec du faucon, oiseau blessé qui s'avère être une femme métamorphosée, femme de féerique beauté que récupère ensuite la troupe de ses compagnes, — à l'émerveillement de Perceval. — Le parallélisme est patent !

Remontons à la littérature irlandaise. Qu'on songe à l'*Histoire de Derbforgaille* :

> Avec sa servante, cette héroïne part sous l'apparence d'un cygne pour aller révéler son amour aux héros Cûchulainn. Mais de sa fronde, celui-ci transperce les côtes du volatile ; et la pierre se loge en sa poitrine. Sitôt tombées sur la rive du lac, les deux femmes reprennent leur forme première. Cûchulainn sucera le flanc de la jeune fille, et en ramènera la pierre enrobée dans un caillot de sang...

Ici encore, une femme amoureuse vient, changée en oiseau, visiter l'ami de son cœur ; et, blessé, cet oiseau laisse une trace de sang. Ici aussi, l'oiselle, c'est la Dame, la Dame-Oiselle...

Qu'on songe à la *Vie de Merlin*, où, magicienne, la Fée Morgane est dite détenir le pouvoir de devenir oiseau.

Plus haut encore, remontons aux lettres latines où, dans l'*Ane d'Or* d'Apulée, la magicienne Pamphile a la faculté de se transformer en hibou (III, 21).

Les hommes ne sont point exclus de ce don. Homologue et antithétique, dans le *Lai d'Yonec* de Marie de France, le chevalier prend la forme d'un autour pour visiter celle qu'il aime ; et, une fois blessé et transpercé, il laissera comme traces au retour toute une piste de gouttes de sang[6]...

Devant tout cet « entretissage », tous ces parallélismes, peut-on douter encore que l'oie sauvage que rencontre Perceval , oie blessée et qui fuit, si elle lui évoque Blanchefleur, c'est parce qu'il sait — et l'auditeur avec lui — que cette oie renvolée, c'est « évidemment » Blanchefleur elle-même, descendue vers lui par enchantement pour le faire se ressouvenir, — tout comme l'hirondelle qui apporte au roi Marc et à Tristan un cheveu d'or d'Yseult, c'est « évidemment » Yseult elle-même venue se rappeler au souvenir ébloui de Tristan qui se perd dans une longue contemplation. Quel besoin encore, pour le conteur médiéval, de le préciser brutalement ? Familier des images, baignant dans l'univers magique, l'esprit médiéval le saisissait d'instinct à demi-mot.

6 — Marie de France, *Les Lais*, éd. Laurence Harf-Lancner, Karl Warnke, Paris, Libr. génér. franç., 1990, « Livre de Poche » n° 4523, « Lettres gothiques », pp. 183-210.

## IX. Synthèse

Comme de longs échos qui de loin se confondent
En une ténébreuse et profonde unité...
(Baudelaire)

— Se ressouvenir! Mais de quoi? — D'elle-même? Oui, sans doute. Mais de quoi d'autre aussi? Car une question reste : pourquoi, plutôt qu'un cheveu d'or ou tout autre témoin, pourquoi ces trois gouttes de sang sur la prairie neigeuse, fraternelles au triangle de gouttes tombées de la Lance sanglante sur la table d'ivoire? Elles restent inexpliquées, ces trois gouttes censées représenter bizarrement trois points de couleur rouge-sang sur le teint neigeux de l'Aimée.

— C'est que la gente Damoiselle, blonde Fée apparue par magie sous semblance de « gente », est sœur de cette autre « gente » (*Perceval*, v. 3161) : la porteuse du Graal — ou mieux peut-être, selon la mentalité analogique, est-elle cette porteuse même, manifestée sous une autre apparence. Et ce qu'elle vient rappeler à Perceval, et qui redouble son extase, c'est ce fabuleux cortège du Graal, ces gouttes de sang ruisselant de la Lance, toute cette quête qu'il lui importe de poursuivre.

Car, arrivés à ce point, il nous transcende nos cadres cloisonnés. Si l'esprit archaïque conçoit qu'une alliance subtile apparente entre eux les éléments du monde, dès lors tout est signe, tout se tient, tout se lie. Qu'a-t-on encore besoin de choisir entre telle ou telle Fée, entre le sang de l'oie ou le sang de la Lance, entre l'ivoire des dents ou la table d'ivoire, entre le Graal merveilleux et la Merveille de grâce qui le porte ou qui le rappelle? Puisqu'un réseau de sympathies secrètes rapproche les êtres entre eux et eux-mêmes avec les choses, une connivence obscure fait se répondre et se correspondre ces diverses mais équivalentes Merveilles.

Qu'importe alors que les gouttes de sang sur la neige symbolisent le visage de "Blanchefleur" ou les faces de la Trinité? L'oie blessée par le bec du faucon incarne à la fois *et* Blanchefleur *et* la figure du Christ qui répand son sang sous la lance de Longin, le visage de l'amour humain n'étant jamais qu'image et appel du divin amour, et l'extase amoureuse que pressentiment ébloui de l'extase mystique.

*
* *

Et maintenant que les faucons de la critique fondent sur la pauvre oie sauvage que je suis, qui a eu le malheur de s'écarter de la troupe

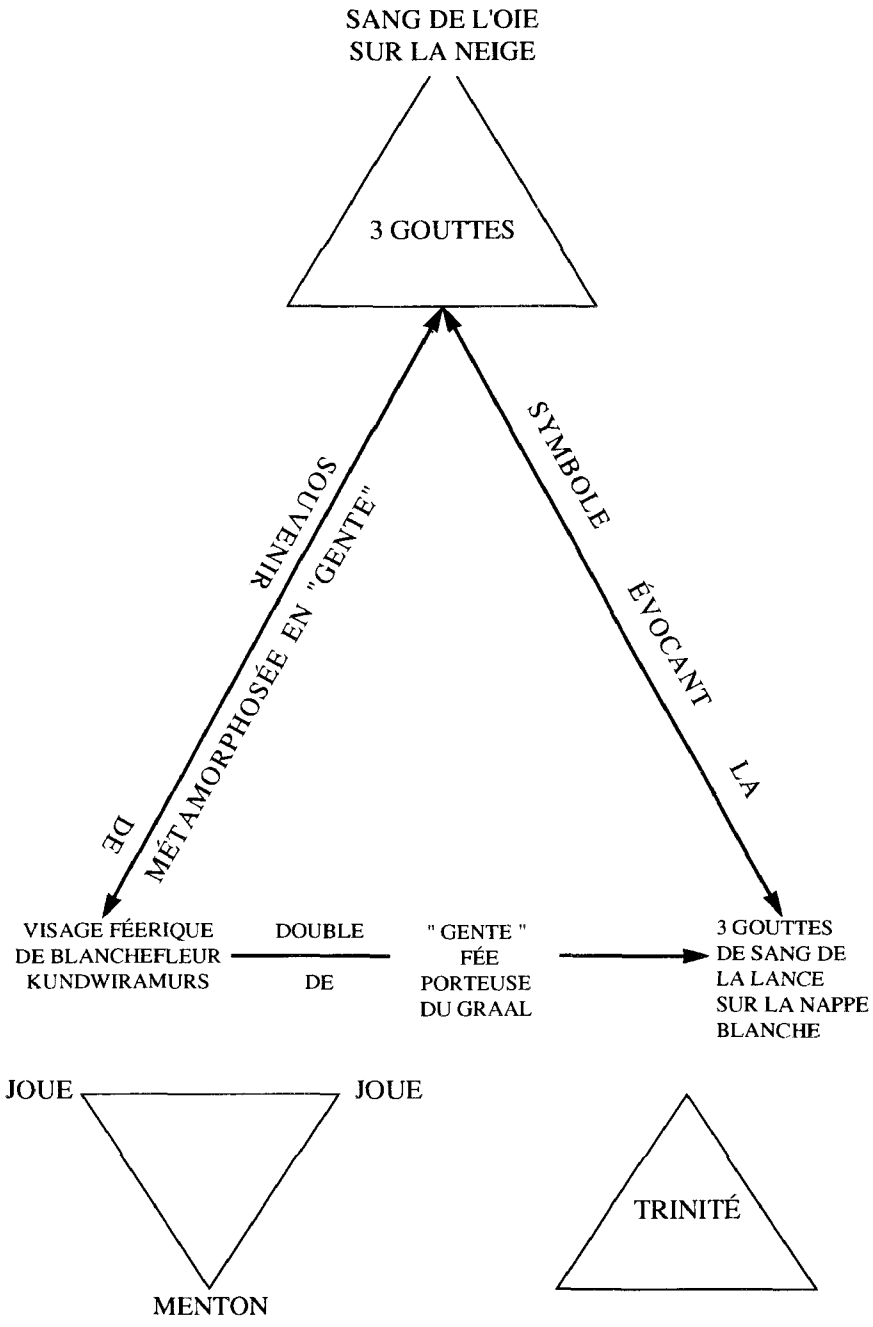

SANG DE L'OIE
SUR LA NEIGE
3 GOUTTES
SOUVENIR
DE
MÉTAMORPHOSÉE EN "GENTE"
SYMBOLE
ÉVOCANT
LA
VISAGE FÉERIQUE
DE BLANCHEFLEUR
KUNDWIRAMURS
DOUBLE
DE
" GENTE "
FÉE
PORTEUSE
DU GRAAL
3 GOUTTES
DE SANG DE
LA LANCE
SUR LA NAPPE
BLANCHE
JOUE
JOUE
MENTON
TRINITÉ
EXTASE AMOUREUSE
EXTASE MYSTIQUE

**Figure 1**

érudite disciplinée, volant bien groupée sous la conduite de ses guides infaillibles; et qu'ils la blessent de leur bec acéré!

Je les remercierai des trois gouttes de sang...

## X. Et Giono?

Il reste peu d'espace pour parler de Giono. Six siècles après Chrétien, celui-ci reste fasciné par les romans de la Table ronde, qui délectaient son imagination. Une dizaine d'œuvres et de textes en témoignent, qui mériteraient toute une étude. Cela sera pour une autre occasion... Bornons-nous pour l'instant au thème des oies et du sang sur la neige. Par deux fois, il va précisément — et sciement! — évoquer ce motif.

L'une en 1958 quand *Angelo*, son futur *Hussard sur le Toit*, rencontre pour la première fois l'admirable Pauline de Théus. Ici aussi une correspondance s'établit entre le visage qui l'attire, ses joues, sa bouche, sa nuque «de marbre», ses beaux cheveux noirs, et *le sang des oies sur la neige*, — ce qui le *met hors de (lui)* (éd. Pléiade, t. V, ch. X, p. 133).

Mais, à l'inverse de ce qui se passe chez Chrétien, ce n'est plus le sang sur la neige qui évoque la femme éblouissante, c'est au contraire ce visage admiré qui lui rappelle les vols d'oies sauvages aperçus durant son enfance, — tels que l'évoquait la «Préface» du *Virgile* de Giono (t. III, p. 1064), où les oies sauvages restaient liées à la présence du sang[7]. — Bel exemple de la réversibilité féconde des éléments mythiques!

Un autre écho de ce motif apparaissait en 1947 dans *Un Roi sans divertissement*. Ce n'est pas une fois, mais douze fois que s'y répète le thème du sang répandu sur la neige, — leitmotiv qui forme ainsi l'ossature du roman. Souvent il s'agit de sang humain, parfois même agrémenté de la présence du corbeau (III, 477)[8].

7 — «Il restait *tout le temps voulu pour suivre du regard les vols d'oies sauvages que les froids chassaient* des plateaux et profiter magnifiquement de toutes les joies et de toutes les mélancolies du *sang*. Et qu'est-ce qu'on avait comme Roi secret en soi-même! A chaque instant on avait des réactions de prince de sang, car on se faisait du sang avec tout ce qu'il y a de meilleur» (t. III, p. 1064)

Souvenir d'enfance? Ou souvenir de lecture?

8 — Cette présence du corbeau ne va pas sans poser problème, puisque le corbeau est absent du texte de Chrétien et de Wolfram et apparaît seulement dans les anciens textes celtiques. Giono avait-il connaissance — et pouvait-il l'avoir? — de ces épopées irlandaises et galloises? Il y avait bien des traductions, mais peu accessibles, celle de Joseph Loth par exemple en 1913... Sa bibliothèque cependant recélait des livres «improbables» comme la version vulgate des romans arthuriens, communément appelée *Le Lancelot-Graal*, éditée en 7 tomes par Oskar Sommer... à Washington!

La péripétie la plus remarquable intervient près du dénouement. Le héros, *Martial Langlois*, gendarme à cheval en retraite, un jour de première neige se fait donner une oie par Anselmie, une servante d'auberge. Il la lui fait décapiter. Puis, planté sans bouger devant la tache de sang, il reste tout le jour à regarder ce sang de l'oie répandu sur la neige (III, 603-605). Après quoi, il se fera sauter la tête à la dynamite, «mort digne de Galaad», dira Giono.

On voit les parallélismes, que M. Joël Grisward a excellemment soulignés[9]. D'autant que le nom même du *cavalier* Martial Langlois — *l'Anglois!* — correspond pas mal à celui du *chevalier* Perceval *le... Gallois!*

De menues différences séparent les deux récits. L'oie qui s'essaigne sur la neige est ici une oie *domestique*, tuée non par un faucon, mais par cette «dinde» de *servante*. Le *nombre* de gouttes de sang n'est pas précisé (mais il en faut plus de trois pour faire une tache). — Tout cela n'est qu'accessoire.

L'essentiel, c'est que ce spectacle n'évoque plus ni souvenir amoureux ni ravissement mystique. Il s'agit seulement du sang en lui-même, du sang pour le sang. Car Langlois est un être qui s'ennuie, que tout ennuie : c'est lui le «Roi sans divertissement». Et s'il fait saigner l'oie, c'est parce que «le sang est la grande distraction»,

> ... les canard siffleurs et les oies sauvages [*nous y voilà!*] ne viennent-ils pas d'au-delà des montagnes [...] pour enrichir finalement quoi? Le Sang versé! [...] Rien de plus désirable à habiter que le sang versé, que le sang répandu et ruisselant. Et je me damnerais pour le verser, le répandre, le faire ruisseler [...].
> («Silence», in *Faust au village*, Pléiade, t. V, p. 175 sqq.)

Sur ce ton, il y a encore six pages d'éloge du sang!

Loin donc d'être quelque extase spirituelle, amoureuse ou mystique qui saisisse Langlois, c'est ici une hypnose toute physique qui le paralyse.

Sans doute tout épandage de sang garde toujours un reflet tragique de cérémonie sacrificielle. Sans doute aussi le sang est-il liquide vital ; et le sang est rouge ; et le rouge est beau. — Est-ce à dire que le sang fût beau? Curieuse cruauté...

Reste qu'ici, si vif que soit l'intérêt qu'éveille toujours l'imagination extraordinaire de Giono, quelque magnifique orchestration lit-

9 — Joël Grisward, «Comme ces trois gouttes de sang furent...» in *Mélanges Lecoy*, 1973, pp. 157-164.

téraire dont il entoure dans ce roman le leitmotiv du sang sur la neige, force est bien d'avouer que ce spectacle mis en scène délibérément par soi-même et pour soi-même : l'égorgement volontaire et gratuit d'un animal domestique, ne va pas sans laisser un arrière-goût de déplaisant.

Car, au point de vue de la survivance mythique, ce goût du sang pour lui-même, pour lui seul, pour « divertir » quelque peu le héros d'un incurable ennui, le temps d'une hypnose toute physique, pareille péripétie marque une déperdition manifeste de la scène mythique originelle, une dégradation trop réaliste de la vision merveilleuse de Perceval, son ravalement à l'absurde.

*
* *

Ainsi un Mythe vit. Mythe d'entrevision oraculaire, de songe prémonitoire sans doute au départ chez les anciens Celtes ; ramené à un souvenir sentimental chez Chrétien ; regonflé d'extase mystique dans l'étape du *Perlesvaus* ; puis réduit chez Giono au degré zéro d'hypnose matérielle, — ce Mythe attend une nouvelle resacralisation. L'on pourra la trouver chez un Sabatier, chez un Dhôtel[10]. Oui, le Mythe vit ; et, si exténué qu'il semble, tel ou tel peuvent toujours y raviver une nouvelle jeunesse.

Mais Dhôtel, Sabatier, c'est encore une toute autre histoire... Ce sera pour une autre occasion...

Robert BAUDRY

10 — De Dhôtel citons seulement ceci :

> La mésange bleue... c'est Martha et puis c'est Aurore [...] Marie-Noëlle c'est l'alouette [...]
>
> Pour Perlut la grande aigrette ça a été encore Sylvie..
>
> Pour Crameau la beauté des oiseaux s'alliaient à la beauté de Sabine. Les tourterelles c'étaient ses épaules, les ministres avaient la couleur de ses yeux.
>
> (*Le Couvent des Pinsons*, Gallimard, 1974, pp. 127, 202, 204, 182).

— Ou le mythe de la Dame-Oiselle persistant chez un auteur moderne...